

LES RENCONTRES
DE L'ADEUS

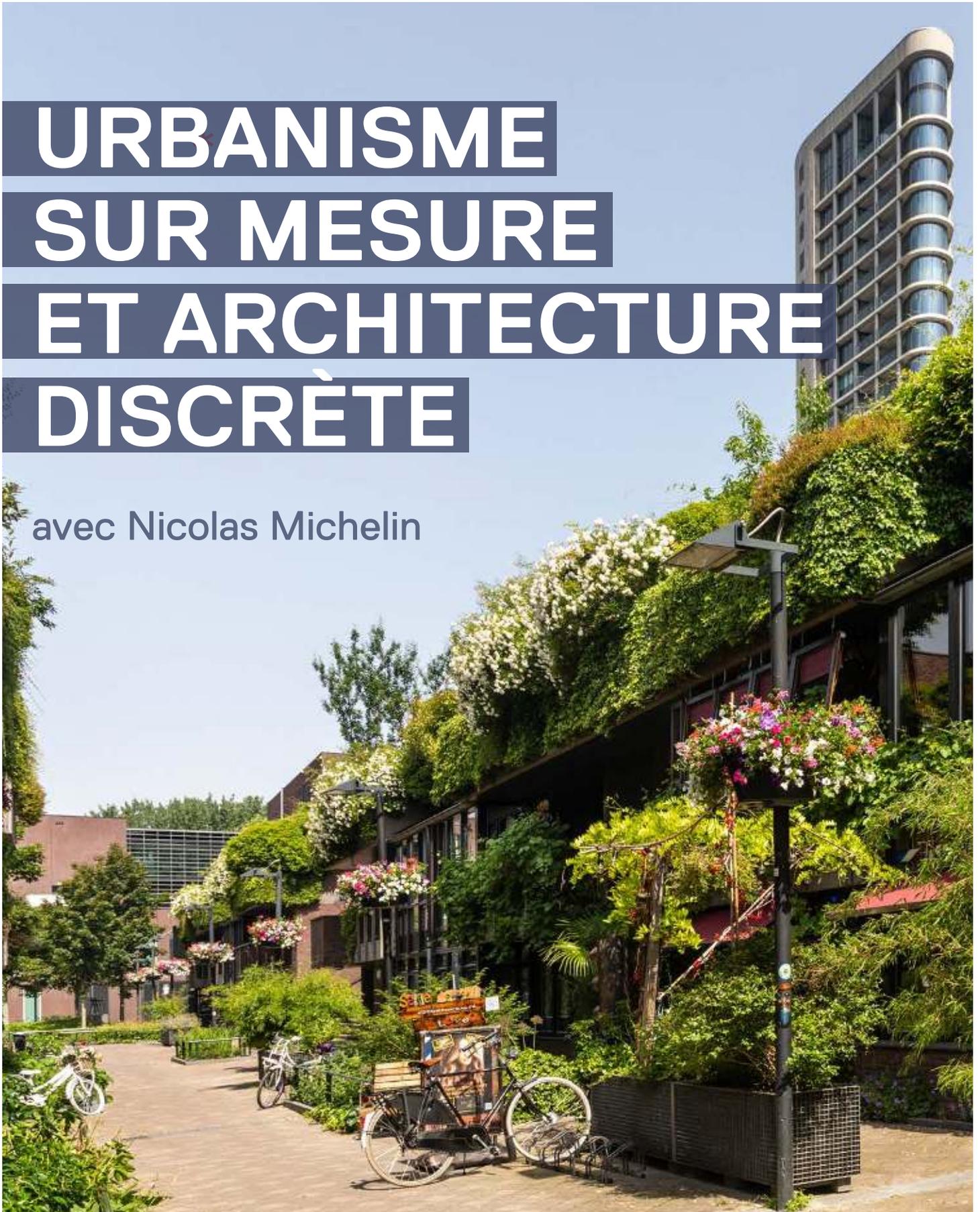
SYNTHÈSE 44^e RENCONTRE - CYCLE « UNE MÉTROPOLE
COOPÉRATIVE : QUELS NOUVEAUX ENJEUX ? »



Agence
d'urbanisme
de Strasbourg
Rhin supérieur

URBANISME SUR MESURE ET ARCHITECTURE DISCRÈTE

avec Nicolas Michelin



Sommaire

Le mot de la Présidente - - - - - 3
Françoise Schaetzel

**Urbanisme sur mesure
et architecture discrète** - - - - - 6
Nicolas Michelin, Architecte et urbaniste



CYCLE « UNE MÉTROPOLE COOPÉRATIVE : QUELS NOUVEAUX ENJEUX ? »

↳ **1/3 - Vers une transformation écologique
et sociale : quelles conséquences pour les stratégies
de territoire ?** - le 9 mars 2022 avec **Sébastien Maire**,
Délégué général de France Ville Durable, Responsable de
la 1^{ère} stratégie de résilience de la Ville de Paris

↳ **2/3 - Urbanisme sur mesure et architecture discrète** -
le 17 mai 2022 avec **Nicolas Michelin**, Architecte et urbaniste

↳ **3/3** - en cours de préparation



Le mot de la Présidente

Une métropole coopérative : quels nouveaux enjeux ?



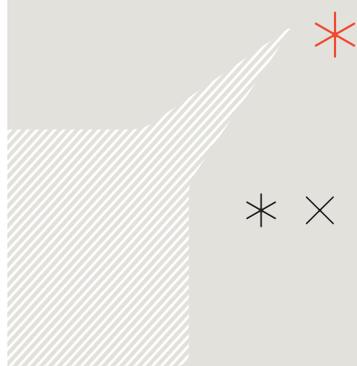
Photo : Isenmann/ADEUS

Françoise Schaezel
Présidente de l'ADEUS

La conférence de ce soir est la deuxième d'un cycle de trois pour « Une métropole coopérative : quels nouveaux enjeux ? » en partenariat avec l'Eurométropole de Strasbourg. Une première conférence s'est déroulée en mars dernier avec la venue de Sébastien Maire, délégué général de France Ville durable, qui est venu nous parler de résilience des territoires et d'urgence climatique. Un échange riche et passionnant sur les pistes pratiques de résilience avec ses retours d'expériences pour alimenter nos réflexions locales et notamment celles du nouveau projet territorial métropolitain de l'Eurométropole.

Nous cherchons une vision que l'on peut avoir de notre métropole actuelle et surtout dans l'avenir, une vision qui est évidemment complètement chamboulée par l'urgence climatique. Tout cela est fortement bousculé et nous demande une nouvelle façon de voir et de fabriquer notre aménagement du territoire, l'articulation entre le centre et la périphérie, entre l'urbain et le rural, et évidemment les modes de fabrication de la ville. Je dirais que l'urgence climatique nous y oblige du point de vue législatif avec la loi climat et résilience qui introduit notamment le concept de ZAN (Zéro artificialisation nette) et implicitement du point de vue plus institutionnel avec les révisions nécessaires des PLU (le Plan local d'urbanisme), des SCoT et du SRADDET (Schéma régional d'Aménagement et de développement durable du territoire). Tout cela va se bousculer dans les mois et les années à venir et demandera à trouver des modes d'avancé dans ce cadre-là.

Pour cette deuxième conférence du cycle, nous sommes très heureux d'accueillir Nicolas Michelin et de l'écouter sur sa manière de penser et de trouver de nouveaux modes pour fabriquer la ville autrement. Architecte urbaniste militant de l'écologie et du réattachement à la terre, il nous parlera d'architecture et de sobriété, d'architecture discrète et sur mesure. Son dernier livre « L'inconcevable. Penser la ville après » est un véritable manifeste pour sortir de la logique urbaine basée sur la production, l'extension, l'optimisation et le profit. Il propose des solutions concrètes pour écouter les habitants et établir des programmes compatibles avec l'existant, construire des bâtiments qui marchent avec les énergies naturelles...



Urbanisme sur mesure et architecture discrète



Photo : Isenmann/ADEUS

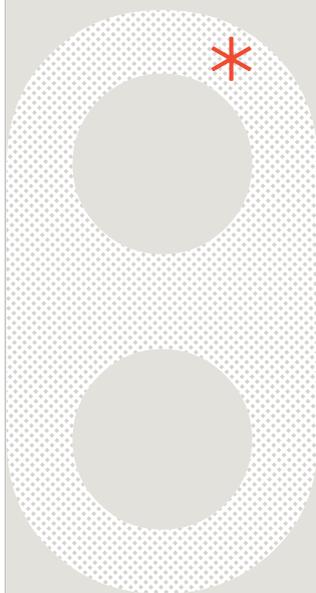
Nicolas Michelin

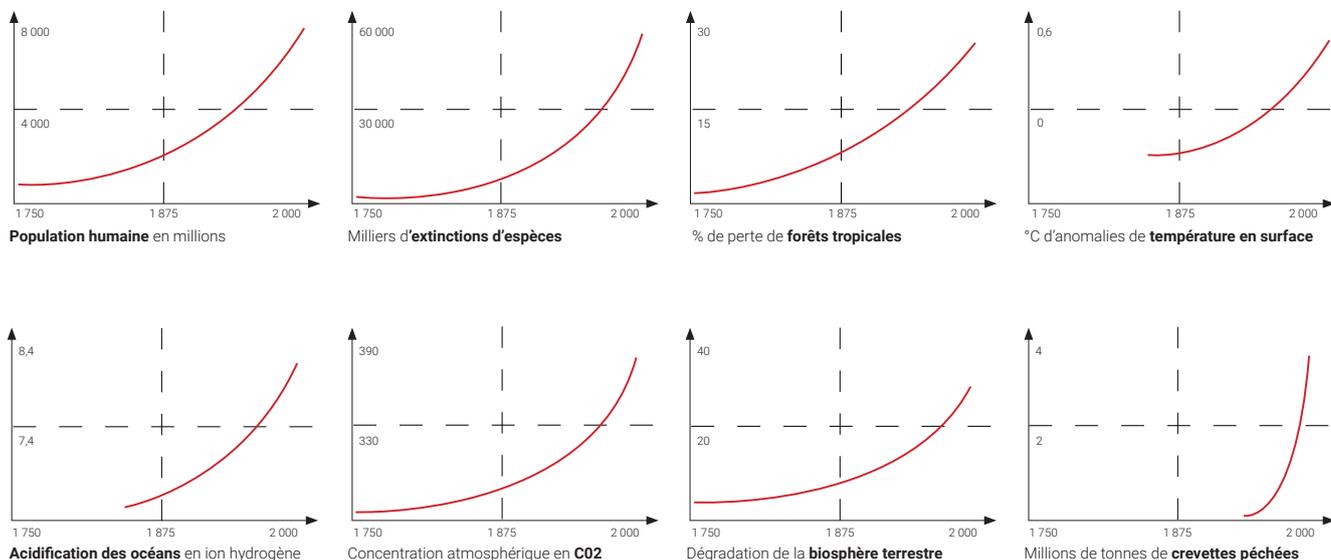
Architecte et urbaniste

S'ajuster à la nature

Pour commencer, je vais parler de symbiose. Le temps est venu de s'ajuster à la nature, à la terre quand on construit en temps qu'urbaniste, ingénieur ou promoteur. Michel Serres dit « autant la terre, la nature donnent à l'homme, autant celui-ci doit leur rendre ». Quand on construit quelque chose, on prend du pétrole, des minerais, des arbres, on prend un bout de terrain mais on ne redonne pas. L'autre, celui qui accueille, il donne sans prendre. L'homme, dit Michel Serres, « *se comporte un peu comme un parasite* ».

La France a dépassé son budget carbone de cette année dès le 17 mars 2022. On est dans une urgence absolue et on continue à se comporter comme des parasites. Un parasite c'est une espèce qui vit sur une autre. Le rhinocéros a des bêtes sur son dos qui vont souvent dans ses narines, elles reproduisent leurs œufs dans ses intestins. Heureusement ces mouches parasitaires sont mangées par le pique-bœuf, un petit oiseau. C'est un équilibre parce qu'il le débarrasse de ces parasites. Un pique-bœuf n'est pas un parasite ; pourtant il vit sur le dos du rhinocéros et lui rend service. On s'est aussi aperçu que les rhinocéros qui avaient des pique-bœufs sur le dos étaient deux fois moins chassés que ceux qui n'en avaient pas. En effet, quand le pique-bœuf voit un homme ou une autre espèce, il émet un cri et le rhinocéros peut fuir. Il y a des équilibres comme celui-ci dans la nature qui sont assez fabuleux. *A contrario*, le parasite ne donne jamais rien, peut devenir un parasitoïde et tuer. Imaginez





Source : Nicolas Michelin

LE DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE EN COURBES

un parasitoïde sur le dos du rhinocéros : il finit par le tuer et mourir avec lui.

Est-ce que l'homme est un parasite ou un parasitoïde ? À force de prendre du pétrole, du gaz, du minerai, à force de déforester, mettre des pesticides, et terrasser tout ce que l'on connaît, est-ce que l'homme se comporte comme un parasite ? En tout cas, c'est ce que dit très clairement Michel Serres dans « Le contrat naturel ». Je ne pense pas que l'homme soit un parasitoïde, parce que je pense que celui qui va gagner la guerre, -si on peut parler dans ces mots un peu durs-, entre la terre et l'homme, c'est la terre parce qu'elle est beaucoup mieux armée que nous. Ça serait une prétention folle de penser que l'on va gagner. Quand nous aurons disparu, la terre sera toujours là, peut-être en triste état, mais elle sera toujours là et tournera toujours autour du soleil. On a des choses pour forer dans le sol, pour déforester. La terre a des armes terribles : son atmosphère, qui nous réchauffe, qui bloque les rayons, ses océans et ses mers qui vont monter, qui vont nous submerger. Toutes les courbes sont

exponentielles. Le rapport *Meadows* de 1972 l'avait très bien prévu ; il a été réactualisé. Il disait qu'une consommation, une croissance infinie dans une planète finie, ne peut pas fonctionner. Je ne vais pas aller trop loin car Aurélien Barrau, chercheur astrophysicien, parle très bien de l'exponentiel. Aujourd'hui on en est là, des gros titres dans les réseaux : **« l'humanité ne dispose plus que de trois ans pour garder la planète vivable »**. On reste de marbre, on se mobilise tous et à la fois non.

Nicolas Michelin est architecte urbaniste français, fils de l'architecte Daniel Michelin et arrière-petit-fils d'André Michelin, cofondateur de l'entreprise Michelin. Après avoir été associé à Finn Geipel sous le nom de LABFAC en 1985, il fonde l'ANMA (Agence Nicolas Michelin & Associés) en 2000, qu'il a dirigé en collaboration avec ses associés Michel Delplace et Cyril Tretout. Lauréate de nombreux concours et notamment du futur siège du Ministère de la Défense à Paris, ANMA figure aujourd'hui parmi les agences françaises les plus prolifiques en matière d'architecture et d'urbanisme. Il travaille actuellement sur des projets expérimentaux avec sa nouvelle structure : le Studio Maé.

L'homme est déraisonnable et il y a quelque chose de déraisonnable dans la répartition des richesses, dans cette guerre en Ukraine. On est dans un monde totalement en alerte.

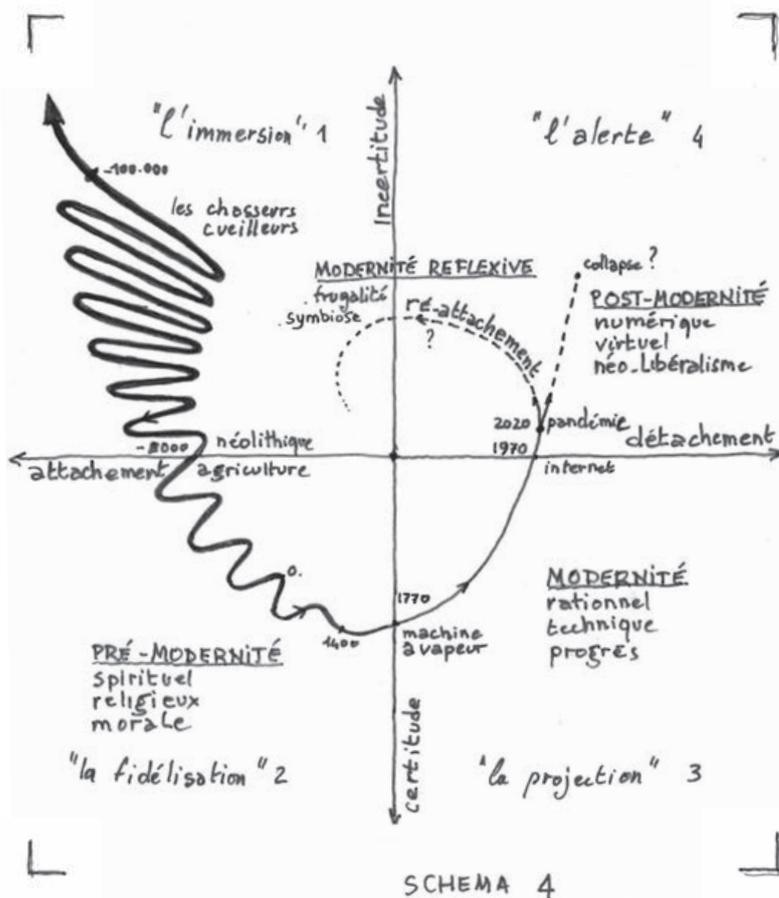
Heureusement la nature est extrêmement forte. J'ai été fasciné dans toute ma carrière par beaucoup d'éléments et notamment les arbres. Ils se greffent, se parlent, une branche va dans une autre, les arbres deviennent plus gros que des immeubles. Et patatras ! La pandémie de 2020 fait réfléchir tout le monde, la nature reprend ses droits. Les canaux à Venise sont propres, les gens se baignent dedans, on voit des canards à Paris, il n'y a plus d'avions dans le ciel, il se passe quelque chose d'incroyable. Ce qui m'a frappé c'est que la nature était d'une force ! On la laissait tranquille et puis d'un coup elle reprenait ses droits. J'étais en train de réfléchir à tout ça, je croyais au monde d'après. Aurélien Barrau utilise très souvent l'expression « soyons sérieux » qui m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'écoutais beaucoup pendant le confinement et on s'écrivait également. Avec Bruno Latour et Dominique Bourg c'était formidable. C'était une émulation extraordinaire pour voir le monde autrement. Au lieu de complètement me retirer, j'ai plutôt transmis les clés de mon agence aux jeunes qui étaient là et j'ai ouvert une petite agence, un studio de recherche. Je mène notamment une recherche en ce moment sur la maison individuelle (où peut-on encore en construire aujourd'hui ?) et une autre sur les bâtiments en équilibre biosourcé, sur comment arriver à des prix acceptables. Voilà, à la fin du confinement j'ai écrit ce livre qui est plutôt un manifeste et qui propose un certain nombre de mesures.

Je propose l'intérêt d'un nouveau paradigme, qu'il faut inscrire dans le code de l'urbanisme la symbiose, l'architecture symbiotique.

**Où en sommes-nous ?
« L'inconcevable »**

Je vais commenter quelques mesures de mon livre à travers des réalisations pour ne pas rester dans l'abstraction. Dans le livre, au milieu, il y a cette courbe. C'est Dominique Boullier, chercheur, qui avait fait une courbe ontologique, c'est-à-dire pour essayer de se situer dans le monde d'aujourd'hui. Il a fait en abscisse attachement/détachement et en ordonnées incertitude/certitude. Par exemple, un monde qui est dans le détachement et dans l'incertitude est dans un état d'alerte maximum. Gérard Zuker a créé l'archéogéographie, discipline passionnante entre l'urbanisme, l'architecture et l'archéologie et a également repris cette incertitude/certitude et ce détachement/attachement. J'ai proposé une nouvelle courbe.

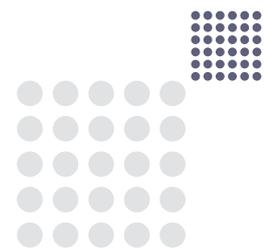
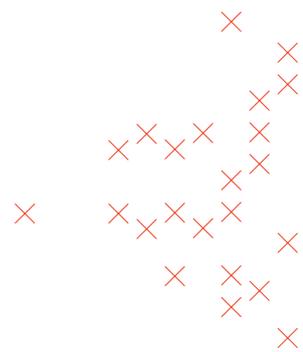
COURBE MONTRANT LES QUATRE PHASES TRAVERSÉES PAR L'HOMME



Source : Nicolas Michelin (2020). L'inconcevable. Penser la ville après. Paris : Les Productions du Effra. 120p.

J'ai introduit une courbe des temps. En 100 000 avant JC, on retrouve les chasseurs-cueilleurs dont Harari parle très bien dans *Sapiens*. Le temps est long, c'est un graphique, c'est un peu poétique. Les chasseurs-cueilleurs sont dans l'immersion, ils sont dans une incertitude maximale tant bien qu'au lendemain ils peuvent se faire dévorer par un lion, piquer par un serpent. Il n'y a pas de sécurité. Par contre, ils sont dans un attachement extrême au sol sur lequel ils vivent. La terre, ils la connaissent tout comme l'odeur des animaux ou les plantes qui soignent. Même s'ils vivent très peu, les chasseurs-cueilleurs sont très mobiles. Ils vivent dans ce carré d'incertitude et d'attachement. Puis en moins 8 000, le néolithique arrive : on se sédentarise, les hommes créent les premières cités, l'agriculture arrive, l'élevage aussi. On appelle ça la pré-modernité. On est toujours dans l'attachement au sol mais on introduit la certitude parce qu'on invente le spirituel, le religieux, la morale, les règles. **La vie est cadrée dans une espèce de certitude.** Puis on invente la machine à vapeur en 1770 et on rentre dans un drôle de monde. On est toujours dans la certitude, et **on commence à se détacher du sol puisqu'on mécanise tout.** C'est la modernité, dont on parle encore aujourd'hui ; on est dans le rationnel, dans la technique. Le Corbusier disait que l'on puise sur la nature, c'est l'homme nouveau. De la machine à vapeur jusqu'en 1970 ou jusqu'à l'invention d'Internet, on est dans cette modernité rationnelle, technique/ progrès, on est détaché du sol, on s'est détaché de la nature par rapport au néolithique. On n'a plus la connaissance du sol. Certes, on y retourne, chacun fait son potager ; maintenant on essaye de savoir comment poussent les carottes, mais globalement on est détaché de ce sol, on puise, on l'épuise. On n'est plus dans l'attachement, on est dans le détachement. **Puis on franchit 2020, la pandémie, on est très vulnérable, on a une immunité très faible et on**

rentre dans l'incertitude. Dans la modernité on a la certitude, l'homme c'est le progrès, c'est la croissance. Il y a une espèce de croyance dans le progrès. On est là, détaché toujours, et dans l'incertitude. On va dans une espèce de post-modernité (numérique/ virtuelle, on achète des mètres carrés sur le métavers), on n'est pas très bien parti. Les collapsologues disent que l'on va directement au collapse si dans trois ans on n'a pas réglé le problème. **Je pense que la nécessité est de rentrer dans cette modernité réflexive** dont nous parle très bien Ulrich Beck, grand penseur allemand. Il dit, en 1972 juste avant Tchernobyl, que notre propre société génère des risques. En fait, ce ne sont pas que des risques extérieurs comme des ouragans qui nous arrivent, c'est ceux que nous fabriquons en série. C'est la société du risque et il faut vite quitter la modernité. Je crois qu'être moderne c'est croire en l'avenir, **c'est dessiner des bâtiments pour l'avenir. Mais comment faire à partir du moment où l'avenir devient incertain ?** Je ne pense pas que l'avenir va ressembler à Hong Kong ou à des villes américaines. Si vous regardez les films *Brazil* ou *Blade runner* il n'y a pas un arbre par exemple. On sait qu'on n'y arrivera pas, il y a une espèce d'incertitude et on rentre dans une modernité réflexive où le mot clé **c'est le ré-attachement. Il faut revenir dans ce cadre, se ré-attacher au sol,** se ré-attacher à nos villes, à leur histoire, il faut se ré-attacher au vent, il faut se ré-attacher à tout. **C'est le contexte qui fait le projet et c'est le projet qui fait la règle. Ce n'est pas la règle qui fait le projet, qui s'impose sur un site.** Cette idée que c'est le site qui fait le projet, quand vous y réfléchissez, ça va très loin. Ce n'est pas simplement l'architecte qui va faire le projet, c'est le site qui va vous le donner. Le projet est là en fait. Je ne dis pas que c'est facile, mais je pense que c'est ça qu'on a perdu.



Tous les lieux, toutes les friches ont une âme

Tous les lieux ont quelque chose, même les prisons ou les industries polluantes. Il y a le rythme : si c'était une usine, ça reste une usine habitée, si c'était une prison ça reste une prison. Mais c'est bien, c'est très bien de donner une deuxième vie à quelque chose, réparer pour donner une deuxième chance à un projet, un bâtiment. Christine Lecompte, de l'Ordre des architectes, en parle très bien dans son livre. Les bâtiments ont une âme, c'est mon côté un peu lyrique mais j'y crois. Il faut parler de poésie en urbanisme. Ce n'est pas que du rationnel et de l'optimisé. La ruse c'est le vecteur social, la poésie d'un projet d'urbanisme, il faut en parler. Ce ne sont pas que des œuvres d'art dans la ville, c'est créer, pour un moment, un émerveillement. Quand vous vous rendez en Italie du nord, on a l'impression que c'est toujours pareil, que c'est toujours la même ville. Mais en fait tous les bâtiments sont différents avec des époques toujours différentes. Ça tourne légèrement, tout d'un coup on voit un dôme, tout d'un coup ça passe dessous ! Ce n'est pas faire du vernaculaire que de faire ça. Je revendique l'architecture et l'urbanisme français, qui est un urbanisme de typo-morphologique où on dessine la ville. Je suis contre l'architecture hollandaise, un peu allemande de temps en temps, où c'est extrudé, c'est-à-dire qu'on a des systèmes de ville et on pose des blocs. Il y en a beaucoup des comme ça, et on vend ça comme de la ville. La ville ce n'est pas une succession de bâtiments,

la ville c'est un espace public, c'est une histoire. Il faut tracer la ville. Je me suis fait presque huer un jour dans une conférence. Ils me prenaient pour un typo-morpho passéiste ! Il ne faut pas lâcher ça, plutôt que des blocs. Les promoteurs adorent faire des blocs, c'est beaucoup plus simple ; après ils mettent des jardins et des arbres partout, mais c'est du résiduel. La ville c'est de la tension, puis un parc. Strasbourg en est un exemple magistral, comme toutes les villes européennes. Mais ce qu'on construit en ce moment...

Tout ça doit être fait pour l'intérêt général, et ce n'est pas une évidence. **Aujourd'hui ce qui guide les projets c'est l'intérêt privé, le profit. Ce sont nos dictateurs.** Il y a très peu de promoteurs dans l'économie sociale et solidaire. Avec mes nouvelles fonctions de chercheur je travaille avec quelqu'un qui est dans l'économie sociale et solidaire. Ce ne sont pas les mêmes bilans : on vend moins cher du neuf ou des maisons. L'intérêt général, ce qui est pour le bien public, c'est la capacité des individus à transcender leur appartenance et leurs intérêts pour assurer la suprême liberté de former ensemble une société politique.

Un urbanisme sur mesure

J'ai choisi le titre de cette conférence de façon un peu précise : « un urbanisme sur mesure, une architecture discrète ». D'habitude, l'architecte veut que son bâtiment se voit. Il m'est arrivé souvent dans des commissions d'urbanisme

BÂTIMENT ARTEM À NANCY



GROUPE SCOLAIRE ST ISODORE À NICE



Photos : Marwen Harmouche

de dire à un architecte que je ne voulais pas qu'on voit son bâtiment, mais quand on le regarde il est vraiment très beau. C'est ça la discrétion. C'est une façon de faire comme si le bâtiment avait toujours été là. La qualité d'un projet se juge au fait que les gens ne savent plus si c'est un bâtiment qui existait il y a longtemps, s'il a été réhabilité ou s'il est neuf. Évidemment j'écarte tout de suite le pastiche, le néo-strasbourgeois, le néo-Île-de-France.

Je pense que l'architecture contemporaine est arrivée à la fin d'une histoire, à la fin de quelque chose et maintenant on est dans la discrétion et dans le sur-mesure. On est précis, il faut ajuster à une chose et à une autre. Quand on est urbaniste et qu'on fait du sur-mesure on a un bâtiment qui existe, un petit pavillon ou une usine, et on ajuste le bâtiment neuf à côté. On ne vient pas poser quelque chose.

Quelques exemples de projets discrets

Mon premier exemple, c'est ARTEM, l'alliance de trois écoles (École nationale supérieure d'art et de design de Nancy, ICN Business School et Mines Nancy) pour « Art, Technologie et Management ». Alors vous allez me dire « vous êtes gonflé, ARTEM est spectaculaire ! » C'est vrai et pas vrai. C'est une galerie qui mesure 350 mètres de long, qui est en couleur. J'ai gagné ce concours contre Herzog et De Meuron, qui proposait quelque chose de spectaculaire, contre

Rem Koolhaas OMA qui proposait quelque chose de grand. Ma proposition était un projet tout ciselé comme un *origami*, traversé par les rues, avec beaucoup de couleurs en hommage à la période fantastique de Nancy de l'art décoratif. C'est un bâtiment qui est vraiment sur mesure, dessous il y a un immense puit canadien, un des plus grands de France qui rafraîchit naturellement cette galerie. Il y a des grands endroits où l'air frais arrive l'été et puis l'air chaud s'évacue par le haut, c'est une zone inter-climatique : entre le moment où on rentre dans l'université et le moment où on en sort. C'est vraiment sur mesure, et à la fois spectaculaire quand on est dedans.

Puis une école à Nice dans la vallée du Var, on ne la voit presque pas dans le paysage. Les enfants sont sur les cours en haut, avec des toits qui sont végétalisés, des toits en ombrière, en capteurs.

En troisième exemple, on ne sait pas ce qui est neuf ou ce qui est ancien. C'est à Bordeaux : le premier îlot avec des toits à deux pentes. Je trouve ça magnifique les toits, même si les architectes n'aiment pas, ça fait des *skylines*, on habite sous les toits...

Le prochain, c'est Rotonde à Strasbourg. On m'a demandé si j'étais satisfait du résultat ? Pas vraiment. Il y a des échecs ! C'est trop dense derrière, on voulait ciseler des maisons avec des couleurs, mais elles font un peu plaquées, alors qu'elles devaient être concomitantes au projet.

Le dernier exemple, un projet d'Éric Lapière, un

BASSINS À FLÔTS À BORDEAUX



Photo : Rodolphe Escher

ROTONDE À STRASBOURG



Photo : Cécile Septier

architecte que j'aime beaucoup. Il a presque fait du pastiche, il est à la limite entre la génoise, les tuiles, mais en fait c'est contemporain. Les grands bâtiments sont hauts, mais quand on les voit de loin c'est très beau, contemporain. Les gens disent « ça a toujours été là ça ? ». C'est ça la discrétion.

Un processus à changer pour réaliser des projets plus symbiotiques

La nature est sujet de droit, c'est inscrit presque dans la Constitution. Les constructions doivent la respecter ; c'est vite dit mais ce n'est pas si facile. Le site génère un projet symbiotique, il s'impose comme une base incontournable du projet architectural et si le projet n'est pas bien dans le site, ça ne marche pas. Le bâtiment doit, en échange des ressources qu'il a pris sur la nature, prévoir des restitutions sous forme de biotope ou d'écosystème. Il ne s'agit pas que de compenser dans les zones humides, sur des parcs. À partir de là, un peu de technique, après on regardera les projets.

Aujourd'hui, j'estime que les projets sont hors sol, même certains de mes projets. Ils sont fabriqués et partagés entre trois pôles :

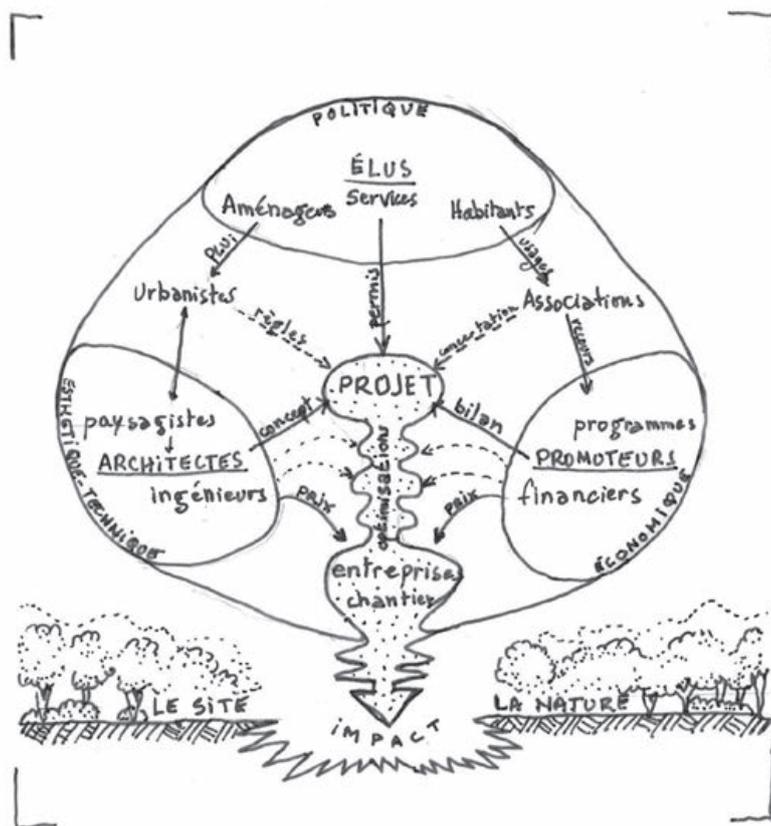
- **le pôle politique** avec les élus, ses services aménageurs, les habitants qui ont des associations.
- **le pôle privé** qui pèse le plus, avec presque 90 % des projets réalisés, le privé. Ce n'est pas que l'État s'est désengagé, c'est qu'il a moins d'argent pour investir. Les grosses sociétés comme Vinci, Bouygues et Eiffage ont créé des sociétés d'aménagement (League city, UrbanEra), ils deviennent aménageurs, ils deviennent urbanistes. Donc la mainmise du privé sur l'espace construit est considérable. Les promoteurs sont là, le pôle économique.
- **le pôle esthétique et technique.** L'architecte, le paysagiste, l'ingénieur sont là. Les trois discutent.

Il y a le concept de l'architecte, le bilan du promoteur, le permis des élus, les règles, la concertation. À partir des règles du PLU, on fait un projet, avec la plus grosse capacité possible. Il se déforme parce qu'il est optimisé. C'est horrible l'optimisation. Optimiser ne veut jamais dire



RÉALISATION PAR ÉRIC LAPIERRE

SCHÉMA RÉSUMANT LA FAÇON DE FAIRE ACTUELLE



SCHEMA 5.

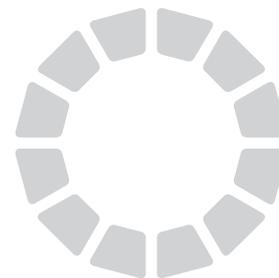
Photo : Rodolphe Escher

Source : Nicolas Michelin (2020). L'Inconcevable. Penser la ville après. Paris : Les Productions du Effra, 120p.

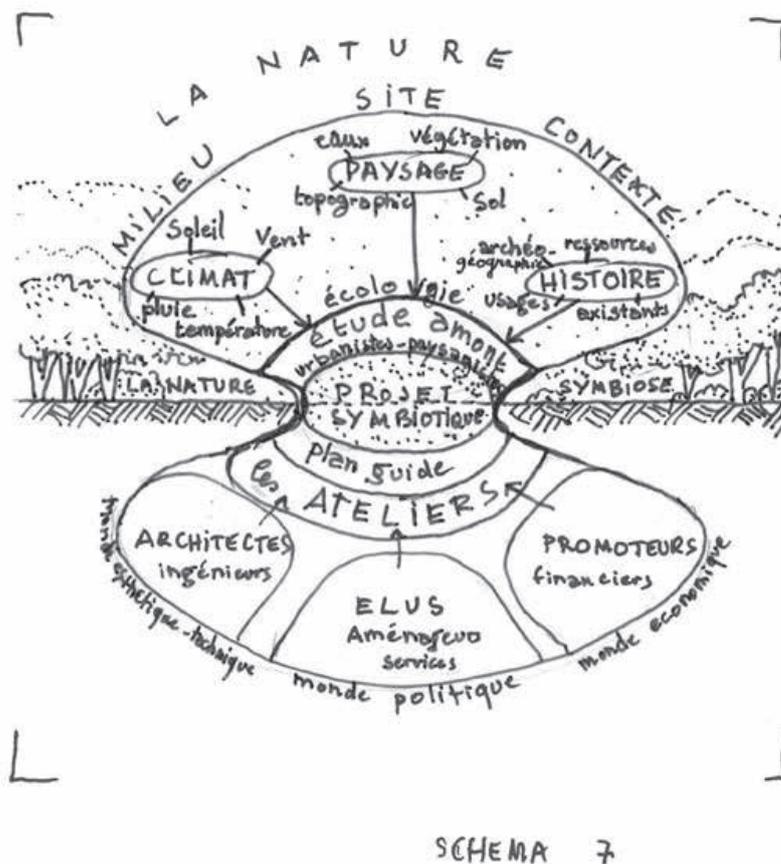
optimiser pour être mieux, mais plutôt optimiser pour rentrer dans le prix. On passe les fenêtres en PVC, on réduit les balcons. Alors évidemment on va me répondre que l'équilibre financier « ça ne passe pas » et on va chercher pourquoi ça ne passe pas ! Après il y a encore le chantier qui dérape et finalement on pose un bâtiment, qui respecte les règles sinon il ne pourrait pas être là, mais qui se pose sur le site. C'est un carré bien fait, un cube thermiquement très intelligent, RE2020. Mais le site prend un coup sur la figure.

Si les élus décident de mettre en plus des règles du PLU des zones de projets où ils se permettent de décrire des volumes, donc des m², le promoteur est beaucoup plus à l'aise et l'architecte aussi, parce qu'on parle de projet ; avant on parle de capacités. S'ils ne font pas la capacité maximum, ils perdent le marché parce que le propriétaire va vendre à quelqu'un d'autre. C'est là que ça commence, c'est ce point-là. Avant il y avait les COS, ils étaient un peu réducteurs, mais au moins c'était simple. C'était une bonne idée de les supprimer ; on n'est plus sur mesure, mais ça n'a été remplacé par aucun autre dispositif pour décrire les volumes et c'est ça le problème.

Le projet est symbiotique, il est fait d'abord par le milieu : le climat, le soleil, le vent, la pluie, la température (récouter l'eau de pluie, regarder le soleil, prendre de l'énergie). Il est fait par le paysage (la végétation, la topographie). Le nombre de projets qui sont faits à l'envers de la topographie, vous ne pouvez pas imaginer ! On fabrique des plateformes, on creuse dans le sol... Ce n'est pas dit dans le PLU qu'il faut respecter la topographie, pourtant ça paraît évident. Le site donne le projet, le contexte est important, l'histoire, les habitants. On voit souvent des choses qui apparaissent mais qui ne devraient pas être ici, qui pourraient être à Neuchâtel, à Amsterdam ou à Strasbourg. Ce sont des projets presque américains. L'Amérique a envahi toute la Chine avec une architecture de style international. Il faut que les élus, les agences d'urbanisme, les urbanistes proposent, fassent des petits ateliers de travail et réfléchissent par petit site de deux, trois ou quatre hectares. On étudie et on regarde ce qu'il faut faire. En volume, en taille, en mètres carrés. On bloque le foncier. Il ne vaudra que le prix des mètres carrés que l'on peut mettre dessus. La valeur du foncier c'est la capacité maximum que l'on peut faire sur un permis. « Je peux faire 30 000 m² sur votre



SCHEMA PROPOSANT UNE NOUVELLE FAÇON DE FAIRE POUR UN PROJET SYMBIOTIQUE



Source : Nicolas Michelin (2020). L'Inconcevable. Penser la ville après. Paris : Les Productions du Effra, 120p.

terrain, alors je vous l'achète cher ». Mais si dans un atelier vous dites que le volume étudié est de 15 000 m², le prix sera de moitié moins. Ce type de projet part de faisabilité que l'on impose, ensuite arrivent les élus qui regardent la faisabilité faite par leurs services, par l'agence, les urbanistes.

Les promoteurs voient un plan guide et les ateliers qui se sont créés. On leur donne une faisabilité qui réduit leur projet, les capacités maximales. Les architectes sont nommés et font un projet à partir de ce qui a été défini par une étude préalable. C'est très important. Le résultat est spectaculaire quand on arrive à faire ça. Quand on arrive à dire que sur un site on ne peut pas aller plus haut, quand on dessine la volumétrie, et que le promoteur arrive ensuite avec l'architecte qui fait son œuvre. Le projet est tout d'un coup dessiné en fonction du site. On fait attention à ce que l'on fait. Peut-être qu'à des endroits on ne peut pas construire du tout, peut-être que certaines parcelles ne doivent pas être construites (trop de vent, trop de dénivelé), et peut-être que d'autres parcelles doivent beaucoup être construites (elles ne font d'ombre sur personne, elles peuvent se densifier).

On peut se poser la question **pourquoi insister à construire dans les zones à risques ?** Je trouve ça bien d'être résilient, sur l'inondation, mais il est des moments où j'ai l'impression qu'il y a des secteurs où il faudrait qu'on ne construise pas du tout. Quand je vois des lignes de cotes qui bougent, où la mer va monter et qu'on s'acharne à faire des lotissements : il faut peut-être se dire qu'on va construire ailleurs. Les températures en hausse constante sont également un vrai sujet de préoccupation, il faudra s'y adapter et l'architecture symbiotique peut proposer des réponses résilientes.

J'aime beaucoup travailler avec les habitants, mais sans leur mentir, on les met souvent devant le fait accompli. On voit souvent des concertations et on

ne peut pas faire croire aux gens qu'ils vont dessiner la ville, ce n'est pas vrai. Par exemple, j'ai un peu de mal avec les jeux de rôles, de simulation de ce que l'on veut créer : on joue dans le futur quartier, on va l'imaginer. En fait on est assez déçu de ces résultats. **Ce qui est intéressant avec les habitants, c'est leur perception et leur façon d'imaginer la zone à aménager, de l'habiter, de la parcourir ou de la vivre.** À la fois dans la mémoire, ils vont vous citer un café qui était ouvert, ils peuvent vous citer le vent très fort qu'il y a eu ce jour-là, ils peuvent vous citer un endroit où ils se retrouvent. C'est une mine d'informations phénoménales pour un urbaniste avant qu'il travaille. J'ai évité pas mal de bêtises, notamment à Rouen ; on allait faire un projet et j'ai demandé aux habitants quel était pour eux le plus bel endroit, l'endroit où ils se retrouvent. Ils m'ont tous cité un lieu que je ne connaissais pas et en fait c'était l'endroit où on voulait construire. Évidemment on n'a pas construit. Mais vous voyez, ça aurait pu être une erreur.

On doit dessiner, nous agence d'urbanisme, et ensuite proposer quelque chose, sans leur dire « on va le faire » mais plutôt « voilà ce qu'on a fait ». J'aime les voir réagir, et leur expliquer ce qu'on est en train de faire. On n'essaie pas de leur mentir. Par contre, ils peuvent ne pas être d'accord avec des choix, et puis nous les défendons. Un nouveau parcours, un nouveau tracé de rue. Il y a des discussions, mais elles se font à chaque stade. Après on construit, et là ils viennent nous voir plutôt en tant qu'association. Globalement, dans les ateliers que je propose, les habitants ont complètement leur place, c'est de la participation mais je ne veux pas mentir aux gens. On ne va pas faire un projet avec tous les habitants autour de la table, parce que c'est un métier !

Je ne crois pas à la coproduction pour faire un projet. Oui c'est une coproduction, mais c'est une coproduction où la personne qui travaille soumet sa copie, puis elle avance, puis soumet sa copie. C'est itératif. Évidemment, si on arrive avec un projet tout fait, ça ne marche pas. Mais si ça peut être comme ça, c'est passionnant. Ce qui est plus difficile, ce sont les confrontations, habitants d'un côté et élus de l'autre, qui viennent présenter un projet. Les élus connaissent ce genre de situations, c'est très difficile. Il ne faut pas qu'on soit coupé des habitants, nous qui concevons des quartiers. Par contre, ce n'est pas l'alpha et l'oméga d'un projet. Les AMU (Assistance à maîtrise d'usage et participation citoyenne) ont aussi des choses à nous apprendre parce que la société évolue, notamment les jeunes ménages. On ne vit plus du tout de la même façon qu'avant dans un T2 ou un T3.

Quelques mesures tirées de mes derniers travaux

Mieux travailler avec la faisabilité

Comment faire demain ? On n'a plus beaucoup de temps pour réagir. Les promoteurs ont tendance à faire des plaquettes magnifiques pour les élus, « Un laboratoire urbain frugal et innovant », « Conserver les activités existantes », « Favoriser la ville productive », « Valoriser la biodiversité », « S'inscrire dans l'histoire du site », « Une ville mesurée, tactique temporaire réversible transitoire éphémère : la clé des temps », « Une pensée circulaire inclusive », « Intensifier les usages de l'existant pour tous », « Pousser le réemploi », « Fédérer les enthousiasmes pour contribuer au bien-être, au bien vivre ensemble », « Créer des liens entre tous les acteurs ». Tout cela est formidable ! Ils savent très bien le vendre ; j'ai été dans les jurys, dans les équipes, c'est impressionnant. Mais ce sont des projets privés et l'intérêt commun n'est pas toujours derrière les slogans.

PROCESSUS LINÉAIRE DE RÉALISATION D'UN PROJET

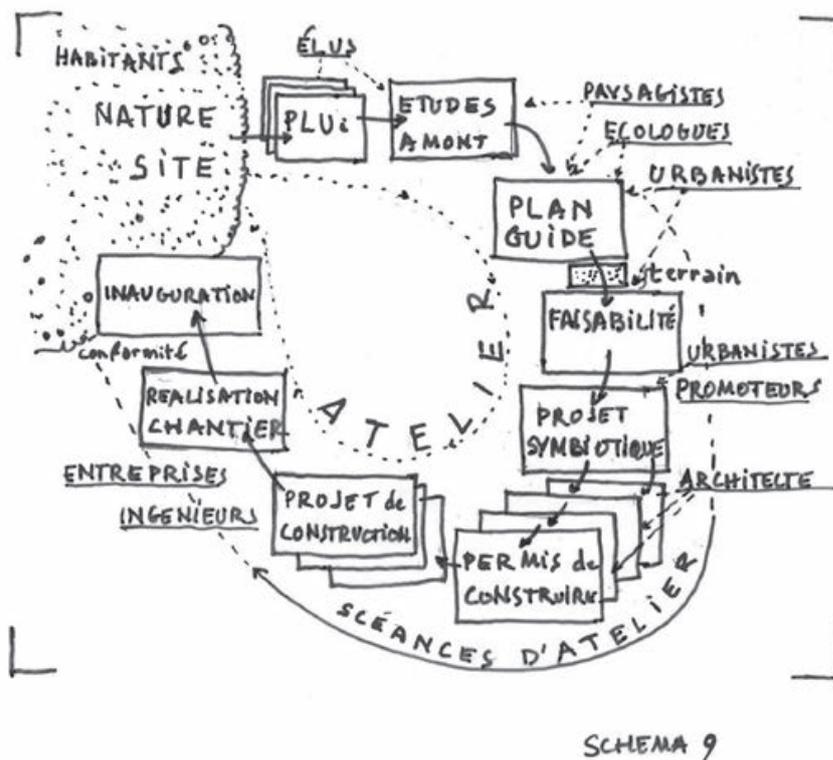


J'ai vu des inaugurations où les gens regardaient leurs pieds, ce n'était pas un succès. Ça arrive, c'est trop dense, trop optimisé, trop gros. Il ne faut pas travailler avec cette approche.

Il faut créer autant d'ateliers qu'il y a de zones en jeu. Des secteurs en jeu, il y en a partout à Strasbourg. Il faudrait faire des micro-ateliers, avec toujours des élus, des urbanistes et l'aménageur. Il faut prendre des architectes-urbanistes, pas seulement des architectes ou des urbanistes.

On crée des ateliers, on fait des études en amont dès qu'il y a un secteur de projet, on crée un plan guide et dès qu'il y a un terrain qui se libère, un promoteur achète. On lui montre la faisabilité, la hauteur et la surface maximale. Ce sont des volumes, une sorte de préprojet : l'architecte module ce volume ensuite. Mais le promoteur et le vendeur du terrain sont bloqués ; on maîtrise le foncier « pas plus de 20 000 m² ». Et si le PLU dit que l'on peut en faire 30 000 m², il faut le modifier. La faisabilité par la suite fait faire un projet sur-mesure et en cinq ou six réunions d'ateliers on arrive au permis de construire. Le site est beaucoup mieux respecté que quand on conserve la méthode de projet actuelle. Il faut surveiller ensuite pour qu'il n'y ait pas de permis modificatif. **L'instance est donc locale**, elle joue un rôle, elle complète le PLU. Il faut des OAP mais pas seulement. Ces faisabilités par atelier adressent des messages très clairs au promoteur et à l'architecte. Tout ça est souvent abstrait quand on est dans le métier de la promotion ou de l'architecture, et tout d'un coup tout ça est habité, tout circule.

PROPOSITION D'UN SYSTÈME CIRCULAIRE EN ATELIERS



Source : Nicolas Michelin (2020). L'Inconcevable. Penser la ville après. Paris : Les Productions du Effra, 120p.

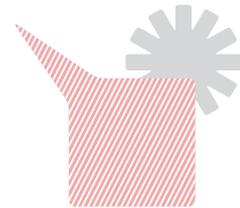
Ne plus démolir

On pourrait décider ensemble de ne plus démolir. J'entends déjà dire « attendez... la friche c'est beaucoup trop cher de la réhabiliter, il vaut mieux raser et faire du neuf ». Nous allons faire une étude avec des bureaux d'études pour leur demander ce qu'ils en pensent. 99 % du temps, les bureaux d'études disent qu'il faut démolir. Pourquoi ? Parce que réhabiliter c'est la galère ! Il faut désamianter, il faut déplomber. Mais ce n'est pas plus cher. Je vais vous montrer des exemples qui prouvent que ça n'est pas plus cher. Quand on démolit, même si on déconstruit aujourd'hui et qu'on essaye de récupérer des matériaux, beaucoup partent à la benne malgré tout. On récupère 2 ou 3 % des matériaux. On fait mieux maintenant, mais déconstruire a un prix et c'est compliqué, ce sont

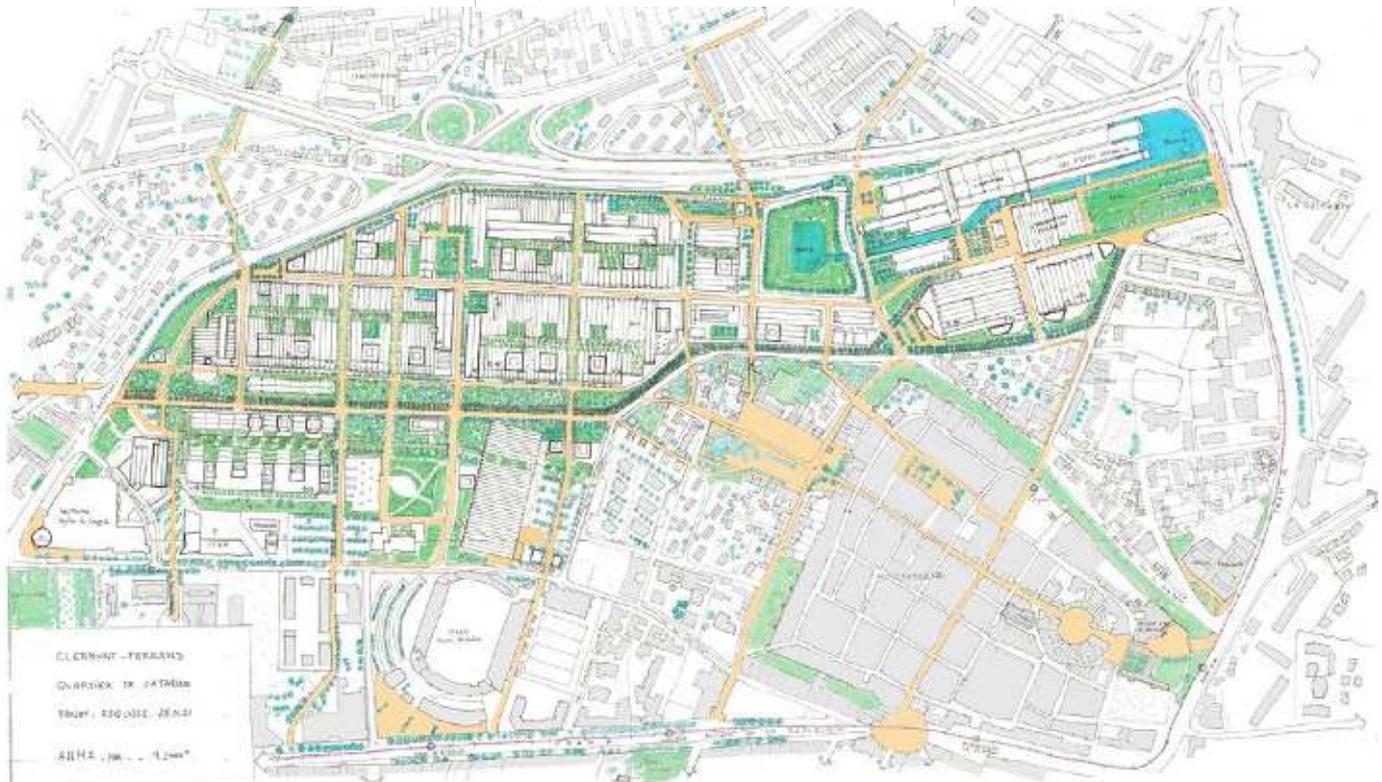
des charges compliquées etc... Quand on garde la structure, le gros œuvre, qu'on enlève les matériaux de façade non intéressants, on refait avec ça et on additionne avec autre chose. Quand on fait un projet de réparation, on donne une deuxième vie au bâtiment, on construit un peu de neuf.

À Épinay-sur-Seine, mon père Daniel Michelin a réalisé la tour Obélisque dans un Grand Ensemble, le premier IGH. Le préfet a décidé qu'il fallait la démolir. Il y a 200 familles dedans. Ils vont casser 1 500 logements pour en reconstruire 1 700.

C'est l'ANRU qui précise que plus on démolit, plus on a de subventions. Pourquoi démolir pour avoir des subventions ? J'aimerais avoir ce débat.



PLAN DE MASSE DU PROJET SUR LE SITE DES ANCIENNES USINES MICHELIN



Source : Nicolas Michelin

Beaucoup d'architectes qui sont dans un secteur ANRU me demandent pourquoi on doit casser un bâtiment. Ils disent pouvoir le réhabiliter. Le plan de l'ANRU est ainsi, car on craint de réhabiliter. Si on ne démolissait plus, si les permis de démolir étaient très difficiles à obtenir, ce serait intéressant. Je ne pense pas que ce soit utopique très sincèrement.

Le site de l'usine Michelin (Cataroux), entre Montferrand et Clermont, fait 40 hectares. Il y a des logements, des grands plateaux où on fabriquait les pneus, des pistes d'essai construites dans les années 1930 (sur lesquelles on faisait rouler les pneus pendant des milliers d'heures). Ces pistes sont l'emblème de l'entrée, le tramway est à côté. Toute cette zone est en devenir, et j'ai été appelé par le promoteur qui avait acheté une partie, et qui commençait à découper son patrimoine (résidence personnes âgées). Le fondateur de Quartus m'a appelé, j'y suis allé et j'ai fait un contreprojet à celui qui démolissait presque tout car je voulais tout garder. **On a fait un dessin à l'agence, on a vu des rues, des contre rues, des placettes sur le site. Il y avait déjà un plan de ville.** Michelin veut faire une cité de l'innovation, va accueillir des sociétés qui mènent des recherches dans le domaine de l'écologie, des nouveaux transports (voiles pour bateaux). C'est une grande cité d'innovation et de formation, avec de la culture au niveau des pistes d'essai. On a fait un plan, on a ajouté des arbres : ça a été un choc pour eux car ils étaient partis pour une démolition progressive avec une vente du foncier. On a montré que l'on pouvait ne rien démolir. L'axe qui est complètement fermé aujourd'hui sera ouvert à la circulation. On crée par-dessus les usines 200 logements qui étaient demandés, avec des bâtiments qui sont posés par-dessus. On perfore les trames. On construit par-dessus des immeubles et par-dessous, des espaces inter-climatiques de 8 ou 10 mètres de haut.

On a un très grand espace en rentrant chez soi (jardins, poussettes, cours). Ces espaces sont de temps en temps complètement ouverts, avec des échelles différentes, certains sont des jardins, mais on a conservé la structure.

La manufacture Michelin a trouvé ça tellement intéressant qu'elle va faire ça partout. Ils ont décidé que le devenir du site de Cataroux serait fait sur un temps très long car il y a encore des gens qui y travaillent. J'aime bien ce projet parce que sur la façade latérale on a pu construire des maisons, il y a des logements sociaux, des terrasses plantées. Au bout du site, sur les pistes, on a réussi à créer un lieu ; l'eau est reprise avec un bassin de rétention, on fait un miroir d'eau sous ses pistes qui risquaient d'être démolies. Il y a un musée Michelin ; on y a mis un bâtiment suspendu.

L'OSSATURE DES USINES EST CONSERVÉE ET LES LOGEMENTS SONT APOSÉS À L'EXISTANT



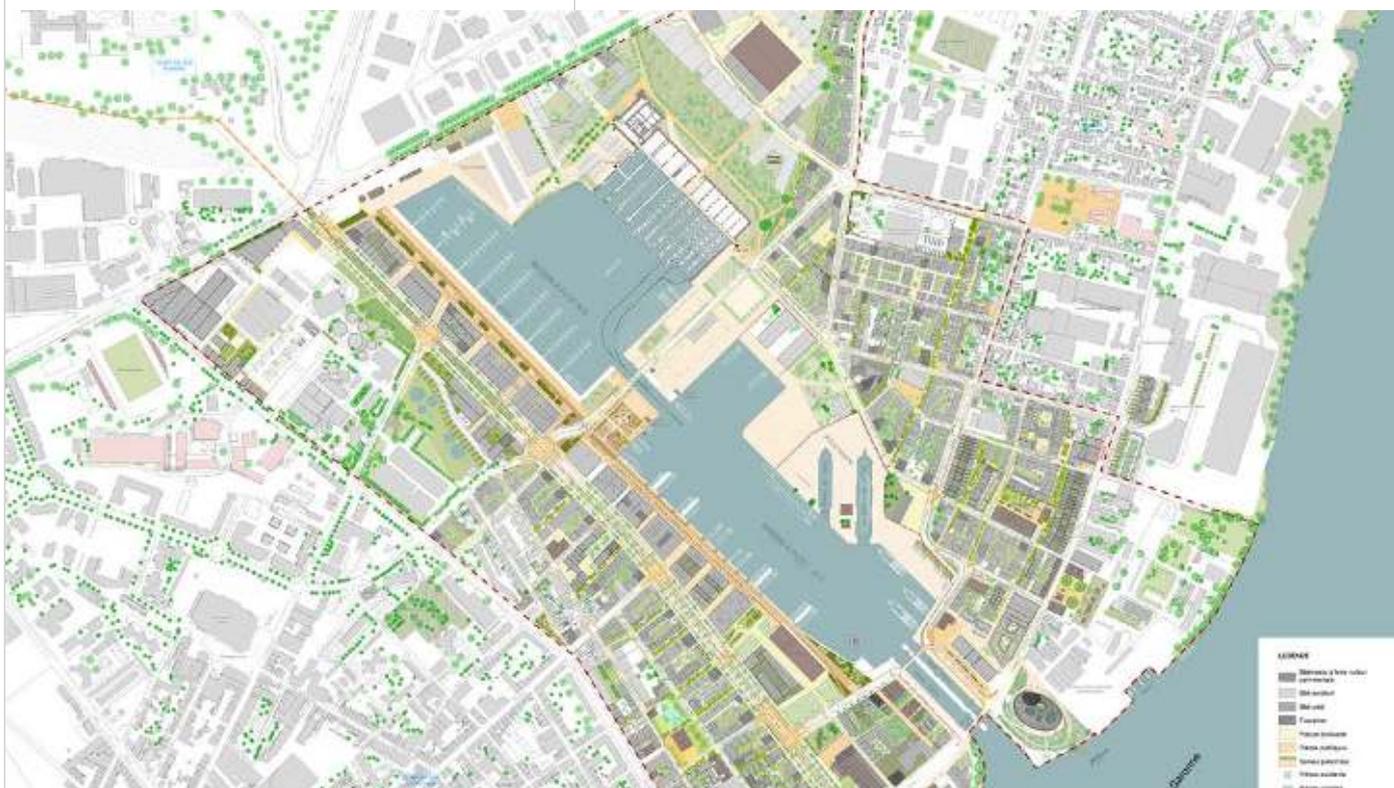
Photo : ANIMA Architectes Urbanistes - Benoît Alazard



Photo : ANIMA Architectes Urbanistes - Charles Wallon

Ne plus creuser

Je pense que c'est intéressant aussi. « On met où les parkings ? Il va y avoir des plaques de parking partout ! ». Oui et non. Dans un projet, on a réussi à mettre les parkings au cœur d'un îlot. La dalle est plantée. Les bassins à flots sont partis sur cette idée, 140 hectares, 99 architectes, 600 à 700 000 m² construits en dix ans. Ce quartier est terminé, il a été fait sans ZAC avec un système d'ateliers avec une confiance du politique et d'Alain Juppé. La ville était l'aménageur et elle n'a acheté aucun foncier ; on n'a fait que de l'étude préalable. Les bassins à flot commencent avec des silos, du patrimoine qui a été conservé, des hangars ont été démolis car trop bas et abîmés. Des hangars ont été refaits. C'était très peu construit, on a fait un plan guide énorme, dont le principe était de faire le tour des bassins à pied avec un espace public tout le long.

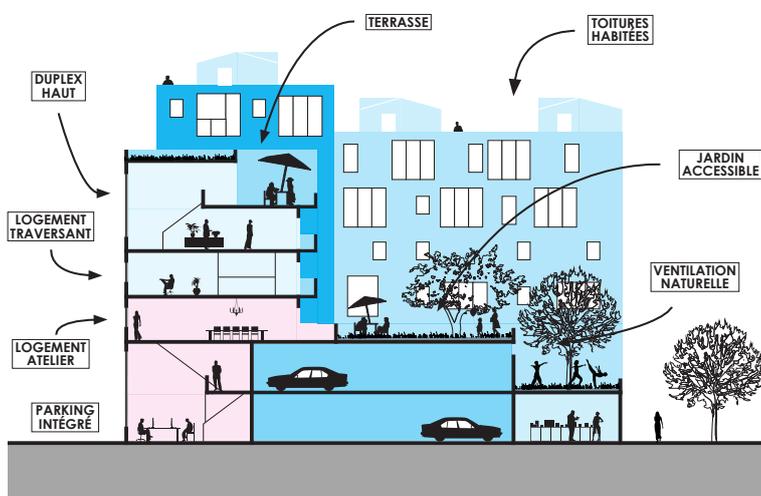


PLAN DE MASSE DES BASSINS À FLOTS À BORDEAUX

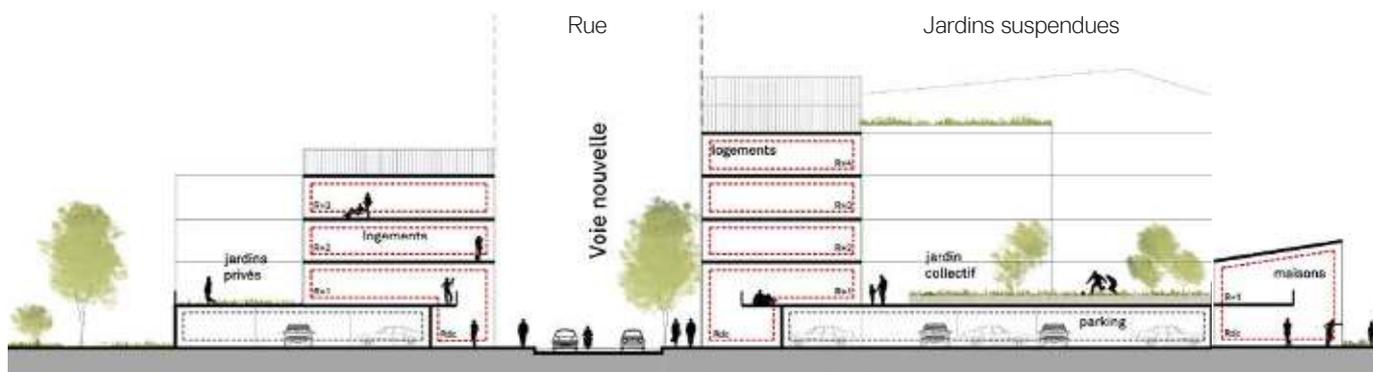
Source : ANMA Architectes Urbanistes

On a aussi fait des sentes qui coupent les grands îlots industriels pour que l'on puisse construire. **On en est au 140° atelier, composé d'acteurs de la ville, des élus, les services de l'aménagement, de la métropole, d'urbanistes, de paysagistes.** On se retrouve et ce plan évolue. Quand j'ai gagné le concours, je n'avais pas de projet mais surtout des intentions, des grandes lignes : ne pas creuser, des toits, des points hauts par endroit, une construction à l'alignement, des jardins suspendus au-dessus des parkings. Les règles étaient assez simples. Un promoteur qui venait d'acheter une parcelle nous a contacté ; on a contrôlé le foncier. Si on n'avait appliqué que le PLU, les bassins à flot auraient été encore plus denses. Les PLU sont très permissifs maatière de mètres carrés. Les règles des PLU mènent au capacitaire, au volume maximum appliqué par les promoteurs. Si on n'avait appliqué que le PLU pour ce projet, on était foutu, on aurait eu des blocs partout ! **Dans le PLU c'est une zone de projet (un PAE), dans lequel on a nos propres règles, des règles du PLU qui s'appliquent aussi.** Nous avons fait plus de quatre kilomètres de sentes : elles sont entièrement piétonnisées et représentent des des îlots de fraîcheur. On ne creuse pas, on fait un jardin situé sur le toit, au-dessus du parking au

COUPES D'UN PROJET SANS BESOIN DE CREUSER



Source : ANIMA Architectes Urbanistes



Source : ANIMA Architectes Urbanistes

cœur de l'îlot. On ne voit jamais le parking sur l'espace public. Cela a généré une grande quantité de jardins suspendus au cœur des îlots.

Le pôle naval est resté et il subsiste de la fabrication et de la réparation navale. Il y a une échelle de maisons, une échelle d'intermédiaire et une échelle de collectif. On a réalisé un très long bâtiment, un peu en courbe, avec le parking en-dessous.

On s'est permis de faire une expérimentation thermique en couvrant le jardin par un immense atrium. Dans le logement, les atriums sont interdits, sauf si on peut prouver que la lumière est la même qu'à l'extérieur et que l'air est ventilé. On a créé un immense espace inter-climatique, des gens rentrent chez eux par ce jardin qui est au-dessus, par des coursives. C'est très haut, ça fait penser au familistère de la ville de Guise avec de grands espaces fermés. Il y a des ambiances assez incroyables et il y fait très frais grâce à une ventilation naturelle, des protections du soleil, des capteurs photovoltaïques.

ATRIUM À BORDEAUX



Photo : Sergio Grazia



Photo : Sergio Grazia

TOPOGRAPHIE NOUVELLE DANS LE PAYSAGE BORDELAIS

Ne plus artificialiser

Avec le ZAN, des questions nombreuses se posent aux acteurs de l'aménagement comme aux promoteurs. C'est une belle mesure, une mesure forte avec **un objectif 2050 de zéro artificialisation**.

J'ai choisi de vous parler de Lille pour vous présenter ça. C'est un ancien projet : les barres présentes ont été conservées, tout comme l'école. On peut voir un grand corridor vert entre toutes ces installations.

On a décidé de construire en fonction de ce corridor. On reconnaît bien sur le avant/après le bâtiment conservé, avec un prolongement de la façade qui suit le terrain naturel jusqu'au très beau cimetière allemand. Martine AUBRY voulait de la maison, donc on a fait des maisons en bande, très traditionnelles, ainsi que du collectif en gradin qui desservait un immense jardin. Le jardin a été dessiné par un très grand paysagiste, Pascal Cribier. La courbe du jardin, corridor vert, suit le terrain naturel. Le bâtiment courbe souligne l'immense corridor vert qui se connecte sur un écosystème qui existe ailleurs, qui rattrape la ceinture verte de Lille. Ce jardin « arlequin » comporte une salle de spectacle à moitié enterrée.

Utiliser les énergies naturelles dans les projets

Utiliser les énergies naturelles est un vrai sujet. En France, on est très mécanique, il est facile de faire une pompe à chaleur : la règle veut que les mètres cubes d'air soient renouvelés. Mais on peut faire cela naturellement ; j'ai fait des amphithéâtres comme ça. Le premier bâtiment à énergies naturelles que l'on a fait est un hangar à Rouen qu'il fallait démolir et reconstruire à l'identique. Un plan incliné a été fait : l'eau de pluie est récupérée et stockée, et quand il fait chaud, on pompe l'eau de pluie et on l'envoie dans le plan incliné. L'eau rafraîchit l'atrium de façon adiabatique, avec la fraîcheur de l'eau, sur une pente en béton.

Les images en sont assez incroyables : l'eau coule et par-dessus une œuvre d'art « file d'eau » a été installée.



Source : ANMA Architectes Urbanistes



Photo : Julien Lanco

JARDIN ARLEQUIN À LILLES

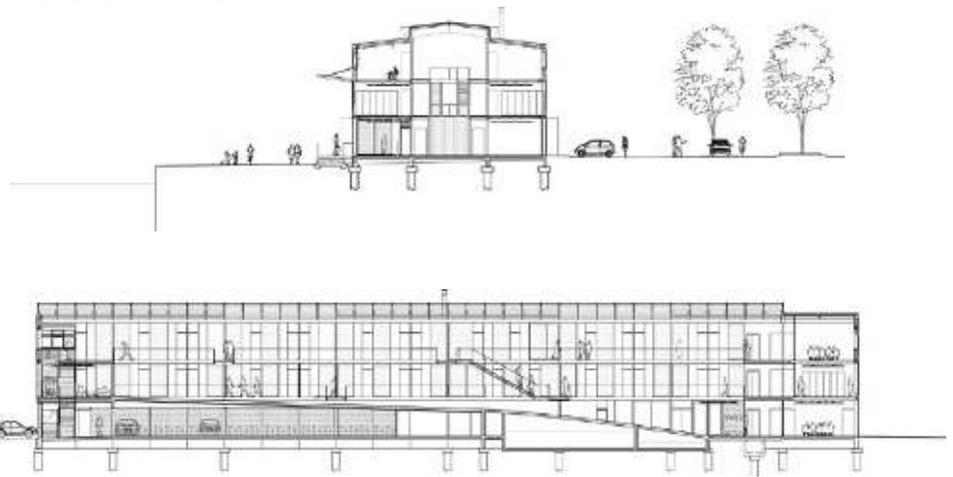
La Caisse d'Assurance Maladie de Saint-Brieuc a une ventilation naturelle sans VMC. Il y a des verres qui chauffent très fort. L'air rentre par les bas de fenêtre et sort directement en ventilation naturelle et ça fonctionne !

À Bordeaux, on a fait des cheminées de paquebot. Mais c'est une galère ! Je comprends que les architectes ne le fassent pas beaucoup car il faut à chaque fois demander des dérogations.

Photo : Gaston François Bergeret



**PLAN INCLINÉ À ROUEN,
SYSTÈME ADIABATIQUE**

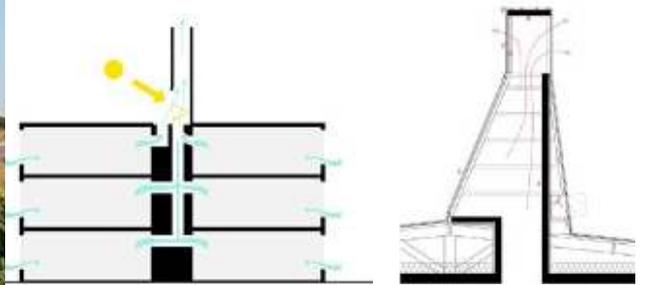


Source : ANMA Architectes Urbanistes

Photo : Cécile Septet



**CAISSE D'ASSURANCE MALADIE À SAINT-BRIEUC
ET SYSTÈME DE VENTILATION NATURELLE**

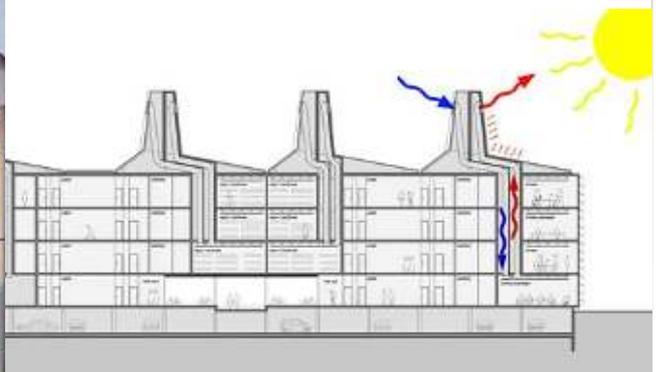


Source : ANMA Architectes Urbanistes

Photo : Denis Lacharme



BUREAUX ACHARD LAZARD À BORDEAUX



Source : ANMA Architectes Urbanistes

Tracer de vrais corridors écologiques

Tracer des corridors verts, permettre des continuités écologiques, recréer des biotopes. Il n'en faut pas seulement le long des fleuves ou des voies ferrées, c'est trop facile ! Il faut des vrais corridors verts qui rejoignent un parc en plein cœur de ville et qui n'ont une valeur écologique que s'ils sont reliés à un écosystème existant.

À Dijon, une grande maille verte qui correspond à l'ancienne porcherie dans laquelle on déversait les eaux a été conservée. On a voulu créer une continuité le long des cimetières, le long du stade jusqu'à un parc.

Mais cette ZAC a vu des maraichers qui n'ont pas voulu être délogés. Une moitié de la ZAC est faite, mais pas l'autre. Ça interroge, car depuis dix ans la ZAD des Lentillères est devenue un marché qui fonctionne bien ! Peut-être peut-on construire en lisière, mais seulement en participatif, des bâtiments petits. Pour cela, il faut discuter avec les occupants. La zone est très tendue, ils l'appellent le « front de l'Est », c'est très violent. Je vais bientôt à Dijon pour voir si on peut construire un peu en bois tout doucement.

Qualité des logements, quantité, et densité

C'est la source du problème, il n'y en a pas d'autres : c'est toujours trop dense, trop épais. On ne peut plus faire de bâtiments traversants, les logements mesurent forcément 16 mètres d'épaisseur, voire 22 mètres. Il y a forcément des cuisines en deuxième jour, des salles de bain qui ne sont pas éclairées, pas de ventilation naturelle etc. On nous explique qu'il faut faire mètres carrés sur mètres carrés, les macro-lots des ZAC sont trop denses. De temps en temps ce n'est pas assez dense, mais la plupart du temps, ça l'est trop. Pour résoudre le paradoxe entre une forte demande de logements et un besoin de qualité il faut la densité vertueuse. En fait c'est passionnant de faire des bâtiments où il y a beaucoup de monde, denses.



PROJET DE CORRIDOR ÉCOLOGIQUE

C'est difficile de parler de densité aujourd'hui, les élus parlent d'intensité. Il y a un côté vertueux là-dedans. C'est un travail d'architecte de réaliser des bâtiments qui préservent l'intimité avec de la densité, où il y a des étages plantés ou des espaces partagés, des coursives où on se retrouve. Cette histoire de densité elle est souvent galvaudée et elle est souvent maltraitée, parce qu'on fait rationnel. La densité vertueuse c'est de dire que le fait de vivre ensemble est un plus et pas forcément de vivre tout seul dans sa maison, encagé. Alors évidemment quand on parle de barres et de tours, les gens aspirent à la maison. Mais on commence à avoir quelques exemples réussis, de partage de l'espace d'entrée ou la cage d'escalier qui s'éclaire, qui donne sur l'extérieur. Ça demande plein de choses dont le surdimensionnement des espaces de desserte des logements. Je pense

Source : ANMA Architectes Urbanistes

qu'un des grands maux de notre siècle, c'est le partage ; si on n'accepte pas de partager on va mourir. On a besoin avant 2050 de 3,7 millions de mètres carrés en France pour loger tout le monde et l'avantage c'est qu'on a 3,5 millions de mètres carrés qui sont vides (logements vides, non occupés, Airbnb, ...) recensés dans la France et il y a des friches. On n'a plus besoin de construire, du moins plus grand-chose. En fait, il y a beaucoup de mètres carrés construits, c'est pour ça que certains architectes disent qu'il ne faut plus construire, mais réhabiliter ou réparer. Il faut toutefois construire parce que tout n'est pas valable ; il faut construire de temps en temps dense et à différentes échelles. Il faut arriver à mélanger la maison, l'intermédiaire, le collectif. Ceux qui peuvent aider à arriver à une bonne articulation entre la qualité et le profit ce sont les politiques. Ils peuvent dire que sur une parcelle, on demande à un promoteur de pas faire plus de tant de maisons, de prendre un architecte particulier. C'est pour cela qu'il faut compléter le PLU avec des études de faisabilité, pour permettre de faire de la qualité. Le promoteur s'y retrouvera aussi car il payera son terrain moins cher.

Avec mon laboratoire, nous faisons des recherches sur la maison individuelle. Actuellement, on commence une étude pour 28 maisons à Belle-Beille, une grande ville en périphérie d'Angers. Quel type de maison ? Quelle parcelle ? 500 m² pour une maison, ça ne sert à rien. Donc on fait des petites maisons... Mais là je n'invente pas la poudre, parce dans les années 1970 il y a beaucoup d'études qui ont été faites, passionnantes d'ailleurs. Comment assembler de la maison ? Comment créer de l'en commun ? C'est à dire qu'est-ce qu'on met en commun dans les maisons, sachant que quelqu'un qui achète une maison ne veut pas de copropriété, il veut un carré d'herbe minimum, c'est individuel, c'est-à-dire que c'est privé, c'est chez lui. Partager la buanderie c'est non, partager la voiture ou le parking peut-être. Du coup peut-être

qu'on a les voitures un peu en amont, pas dans la voie. On réduit l'espace pour leur donner de l'espace naturel, donc on les fait beaucoup plus denses, avec des parcelles à 120 m² et des maisons à 60 m² au sol, en étage. Assez belles, bien orientées, on colle le tout et on arrive à faire de l'en commun. Ce que le promoteur veut beaucoup, c'est du local commun, des ateliers de travail, le jardinage. Ça peut aller jusqu'à un petit studio d'accueil. Voilà où nous en sommes. 80% des Français veulent vivre en maison, et la ministre dit que la maison c'est fini, que c'est un modèle du passé. Je pense qu'il faut habiter les franges. On fait aussi un exercice dans un lotissement, un grand secteur que l'agriculteur a vendu à un promoteur. Il fait vingt maisons, toutes serrées (on ne fait plus de voirie). Tout le reste du terrain, on prend des jeunes couples qui font de l'agriculture, qui cherchent des petites parcelles. Ce sont des modèles qui permettraient de faire de la maison individuelle sans dépenser du terrain. On est dans les prémices, on n'a encore rien réalisé, c'est de la recherche et c'est assez passionnant.

PRENDRE EN COMPTE LA MÉMOIRE DU SITE POUR LA BNU À STRASBOURG

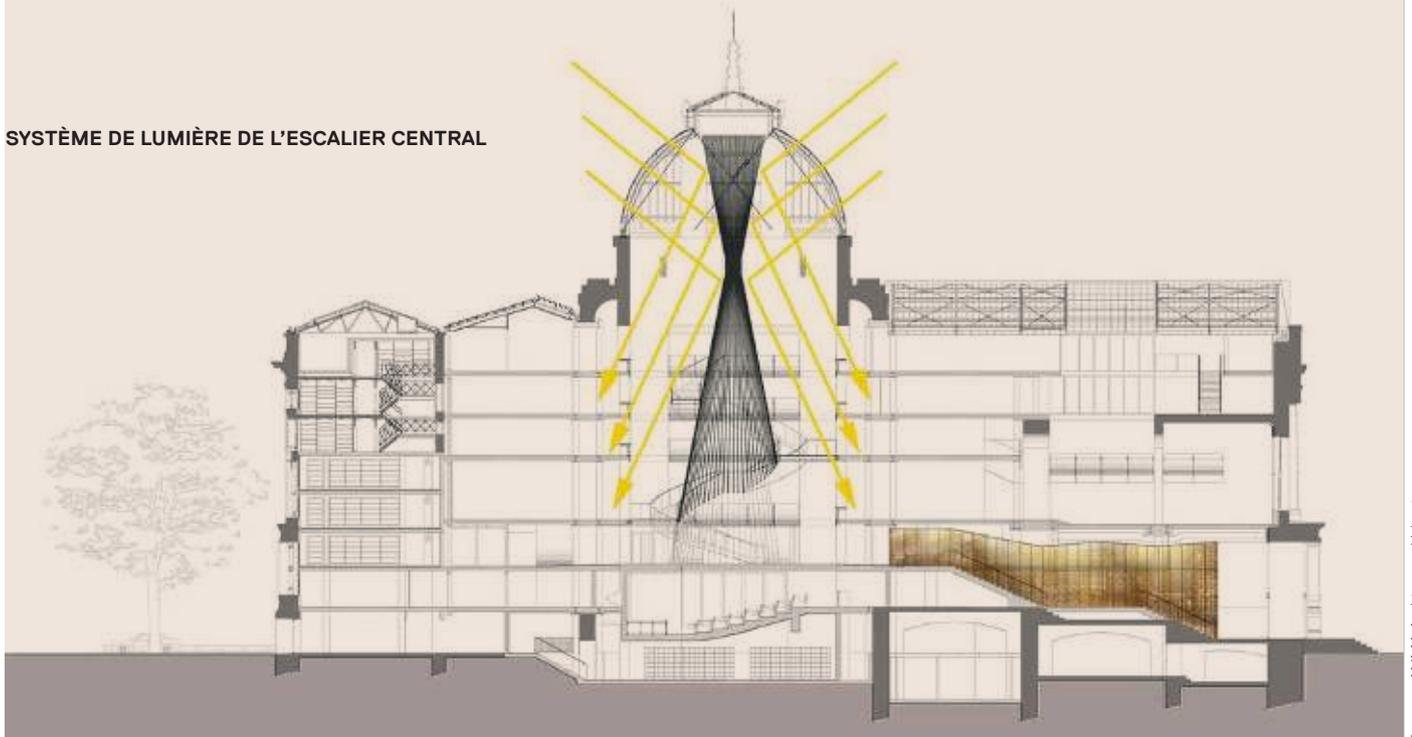
Je n'ai pas résisté à vous parler de Strasbourg, et notamment la BNU. On n'a bien sûr pas démolit la BNU. On aurait pu ajouter des choses en façade, mais rien, seuls les vitrages ont changé. Pour le plan, on a élagué les angles, on a gardé les équerres. La coupole en haut est carrée. Elle nécessitait des efforts très importants, donc il y avait des doubles murs. On a dû réorganiser l'espace, on a repris les cours pour agrandir le projet.

Dans les années 1950, on avait tout cassé : quand on est arrivé on ne retrouvait plus rien de cette période baroque. Quand on rentre dans la BNU, sur les murs qui longent le grand escalier, le décor allemand a été reproduit. Il n'existait plus et les dessins ont été récupérés sur des plans historiques, puis sérigraphiés sur des vitrages. Il faut être attentif, cligner des yeux, et le décor baroque, rococo apparait !



ESCALIER D'ENTRÉE DE LA BNU À STRABOURG

SYSTÈME DE LUMIÈRE DE L'ESCALIER CENTRAL



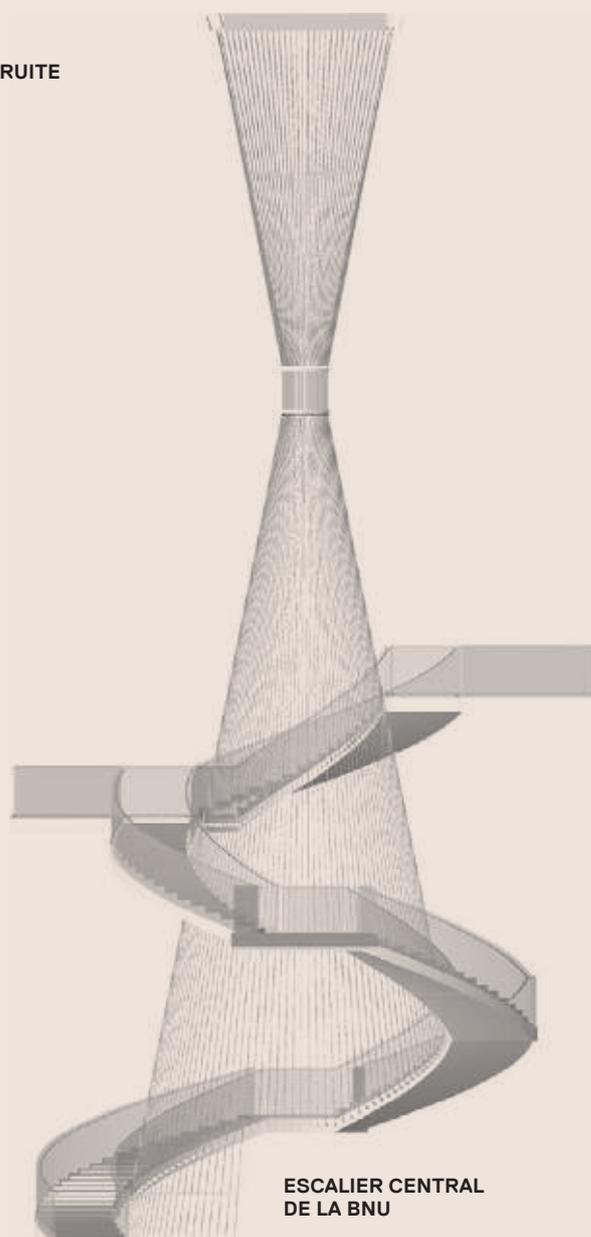
On a repris le grand escalier de la période allemande qui n'existait plus. L'escalier permet effectivement à la lumière de rentrer. C'est un dôme carré, une coupole carrée, ce qui est très particulier puisque les coupoles sont rondes en général. Avant, tout était fermé, il fallait alors révéler le dôme. Pour cela, la forme de l'escalier réfléchit la lumière sur les côtés, sur les plateaux de lecture tout autour. L'escalier tient avec des suspentes, mais aussi avec les paliers. Le dôme avait été fermé dans les années 1950, on l'a réouvert. Cet escalier, fait par Schaffner, un métallier de génie, est une ellipse qui décroît et qui monte. Il y a un effet spiral, on voit le carré de la coupole. On passe du carré au rond quand on regarde par le haut : on ne sait pas quand on passe du rond au carré, on ne sait pas quand on perd l'angle. Le périmètre d'un carré ne peut pas se mettre dans un rond, c'est la quadrature du cercle.



LA BNU TELLE QUE CONSTRUITE PAR LES ALLEMANDS



LES TRAVAUX D'OUVERTURE DU DÔME



ESCALIER CENTRAL DE LA BNU

Source et photo : ANMA Architectes Urbanistes - Vincent Fillon

